Document generated on 04/29/2024 9:14 a.m.

24 images

Simple Men de Hal Hartley

Philippe Elhem

Number 62-63, September–October 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22577ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Elhem, P. (1992). Review of [*Simple Men* de Hal Hartley]. *24 images*, (62-63), 56–56.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

description froide du meurtre d'un témoin gênant, qui a découvert une filière de la drogue, perpétré en catimini par un adulte), il est tout au plus évoqué, verbalement. Et cela est efficace. On retiendra surtout les séquences de course-poursuite, en de magnifiques travellings, le long des barbelés en plein désert, entre les garde-frontières et les ribambelles d'enfants chargés de la contrebande (de cigarettes, d'étoffes diverses, et de drogues bien évidemment) qui jouent au chat et à la souris en détalant à chaque alerte à pied, à bicyclette, en moto, en camionnette, à dos de chameau, etc. Par contre, on s'empressera d'oublier la finale montrant Djafar qui a fini par retracer l'endroit où sa soeur était retenue, à l'étranger, alors même que celle-ci revient en Iran sur les lieux mêmes que celui-ci vient de déserter.

Gilles Marsolais

SIMPLE MEN de Hal Hartley

Hal Hartley, c'est un nom tout neuf dans la sphère du cinéma, découvert il y a quelques mois par la grâce d'un petit film attachant et personnel, ***Trust***, qui venait réaffirmer, au bon moment, la force et la pérennité du cinéma indépendant américain. Dans la foulée de ce succès d'estime, Hal Hartley s'est vu propulsé dans la compétition cannoise où il présentait son troisième long métrage, ***Simple Men***. Il y confirme un talent – une «vision du monde», aurait-on dit à une certaine époque – indéniable qui n'appartient effectivement qu'à lui : stylisation des comportements, constance des thèmes, refus de la psychologie, dialogues en perpétuel décalage, le tout servi par une mise en scène frontale et volontairement sans relief. Pourtant, malgré la réussite de certaines scènes dont l'étonnant hold-up qui ouvre le film, entièrement construit sur ses temps morts, ***Simple Men*** finit par lasser : le tempo mécanique de ses enchaînements (des séquences comme des dialogues), l'aspect systématique des rapports qui se tissent entre des personnages présents aux autres mais comme absents à eux-mêmes (ou, dans un renversement soudain, l'inverse), sécrètent un sentiment grandissant d'indifférence qui finit par tout emporter. De cette quête du père (vieux révolutionnaire dont on a perdu la trace depuis longtemps) qui divise et réunit en même temps deux frères improbables à force de dissemblances (l'étudiant et le gangster), de leur chassé-croisé avec des compagnes de hasard, nous ne garderons finalement que l'image d'un vieillard encore vert, éructant, dans un bateau de pêche, des maximes anarchistes. Une image qui nous remet en mémoire d'autres images : celles où l'on pouvait voir, le temps d'un ***Week-end***, des ouvriers maliens lire *Le Capital* installés dans des bennes à ordures. Soit, on en conviendra, une tout autre époque cinématographique. Dont ***Simple Men***, aujourd'hui, chercherait, à sa manière, à perpétuer l'écho ?

Philippe Elhem

COUSIN BOBBY de Jonathan Demme

Jonathan Demme, celui-là même à qui l'on doit ***The Silence of The Lambs*** et qui réalise assez régulièrement des documentaires, a tourné en 16mm, dans la plus pure tradition du cinéma direct, ce film sur quelqu'un de sa parenté, le révérend Robert Castle, un pasteur blanc de l'église épiscopale qui exerce son ministère dans Harlem, et qu'il n'avait pas revu depuis trente ans. Le tournage s'est étalé sur deux ans et demi et le résultat constitue un formidable témoignage sur ce prêtre engagé, hors de l'ordinaire, qui a choisi de changer le monde en intervenant au niveau du quotidien, sous l'œil goguenard ou désabusé de la flicaille noire qui a baissé les bras devant l'ampleur du phénomène de la drogue. Son action s'inscrit dans une perspective et une continuité historiques et le film illustre le fait que la théologie de la libération, quoique marginale, a des adeptes aussi bien à New York qu'en Amérique du Sud. En se gardant bien d'une interprétation romantique de son